

Armor

Marcus Braun

I

Sur le garde-fou du pont, une pierre de la taille d'une tête de nouveau-né ; d'elle-même, elle ne tombera pas ; d'elle-même, il ne se passe pas grand chose.

Une heure avant l'accident, Kate et Julien jouaient au jeu : je ferme les yeux et je lâche le volant, tu fais semblant de ne pas t'en rendre compte.

« Tu veux aller à Tallahassee ?

- Plutôt au bord du Mississipi.

- Parce qu'il y a tellement de crocodiles là-bas ? »

Kate adorait les crocodiles.

« Des dauphins d'eau douce.

- Tu parles ! »

Elle feuilleta les pages d'un magazine.

« Écoute : Lee, le président d'un peuple d'amphibiens, est tué par Tyr. Cependant Harper peut prouver que sa lance a été manipulée. Andromeda, USA 2001. On va le manquer.

- Merde alors. Tu veux qu'on fasse demi-tour ?

- Non. Les poissons ne m'intéressent pas.

- Une lance manipulée, c'est bien. Tu dois me venger.

- Oui, mon chéri. »

Marcus Braun : *Armor*. Novel

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2007

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

French sample translation by Brice Germain

Fabien avait reçu un coup sur le côté, et qui était mort avait les yeux clos. Ses ancêtres ne lui étaient pas apparus, aucune sorte de vision ne s'était révélée non plus, pas de tunnel, pas de lumière au bout, rien. Devant ses yeux, du noir. Dehors défilait à toute vitesse le no man's land autour de Paris. Fabien pensa à un petit couple alsacien à côté de qui il était assis lors d'un vol pour Marseille, à l'idée de devoir mourir à côté de ces gens et au sentiment de tendresse ressenti pour eux deux une fois l'avion au sol ; réfléchir en compagnie de qui on va mourir, on avait bien assez de temps pour le faire plus tard.

« Je veux voir la mer, Fabien, ouvre les yeux. »

Sa tête tomba sur son épaule. Cet été, il avait renversé un veau dans un pré en pleine nuit ; il arrive des choses plus graves à ce genre d'animaux. Et pourquoi devrait-il ouvrir les yeux si elle veut voir la mer ?

Elle (Kate Kate Kemenate) portait des chaussettes aux élastiques distendus, quand il n'avait pas les yeux fermés, Fabien les regardait aussi souvent que possible.

Elle avait passé deux semaines de ses vacances sur le toit-terrasse d'une amie ; elle y lisait des livres plus ou moins ésotériques tandis que le soleil brunissait sa peau et blondissait ses poils.

« On doit lâcher du lest. »

Une canette de cola par la fenêtre ; l'impact du métal sur le bitume, un bref claquement à l'arrière.

« La chose la plus romantique au monde est la mort d'une belle femme. »

Finalement Kate empoigna le volant de sa main gauche. À la radio, on débattait sur l'inversion des pôles du champ magnétique terrestre : au cours des derniers trois cent millions d'années, le pôle Nord et le pôle Sud auraient échangé plusieurs fois leur position. Guère impressionné par tout cela, un camion s'était dangereusement approché d'eux. Le conducteur fit des appels de phare, jura, parce qu'il s'ennuyait ou parce que son grand-père avait été abattu, pris à tort pour un collaborateur, en 1944 à Caen, sur un tas de décombres quelconque que la Royal Air Force avait laissé derrière elle. Si le monde était aussi injuste, on pouvait bien, de toute façon, appuyer à fond sur l'accélérateur.

Marcus Braun : Armor. Novel

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2007

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

French sample translation by Brice Germain

Fabien ouvrit les yeux.

Il se concentra sur le champ magnétique terrestre, sans résultat, l'homme était apparemment moins sensible qu'une aiguille qui flotte sur l'eau ; pendant ce temps Kate s'imitait telle qu'elle était enfant :

« C'est encore loin ?

- On arrive bientôt.

- On arrive bientôt.

- On arrive bientôt.

- Maintenant ?

Fabien accéléra, augmenta le volume de la musique. Qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire que les pôles Nord et Sud aient échangé de place ? Comment était-on censé se l'imaginer ? 300 millions d'année – l'homme vit-il même assez longtemps pour compter aussi loin ? Combien de morts il y avait sur cette route nationale, ça on l'avait compté, et on avait dressé des panneaux pour conforter l'envie de vivre.

« Je veux une glace.

- Que dis-tu ?

- Je veux voir la mer tout de suite, des vagues, la plage, des oursins.

- Je ne comprends pas un traître mot. »

Kate glissa ses lunettes de soleil sur le bout de son nez, baissa la tête.

« C'est à force de te masturber. »

Fabien haussa les épaules, n'entendit rien, trop fort.

Kate fit un geste de la main.

Ils étaient ensemble depuis six mois, s'aimaient, mais ne trouvaient pas que ce fût une bonne idée de se faire des confidences, plus tard peut-être, plus tard, quand l'amour s'émuuserait, il y aurait suffisamment de temps pour ça. Un jour, plus tard, aurait dit Kate. Cette fille le regarda, Kate, sa copine, une femme, réellement, elle faisait toutes ces choses avec lui.

« Arrête de trifouiller la radio. »

S'il avait su à quel destin ils auraient échappé avec seulement un très léger retard, alors Fabien aurait sans nul doute pris un chemin de traverse, et la boîte à gants se serait couverte d'autres rayures – non : Kate ne portait pas de chaussures.

Marcus Braun : Armor. Novel

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2007

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

French sample translation by Brice Germain

Kate plaça ses mains en entonnoir devant sa bouche, Fabien augmenta encore plus le volume de la radio. Indochine.

« Prends par la forêt.

- On arrive bientôt.

- Allez, vas-y.

- Il n'y a pas de forêt ici. »

Les Normands avaient construit trop de bateaux, il n'y avait que des haies et des buissons. Kate détacha sa ceinture, mordit l'oreille de Fabien. La chanson était terminée. Dans un autre article ambitieux, on se consacra à la question de l'eau sur Mars. Il ne viendrait à l'idée de personne de contester la présence d'eau dans le fond des mers mais, il y a 300 millions d'années, Dieu avait-il un compas ? Certaines choses ne peuvent pas être mises en doute avec raison. Le camion disparut dans le rétroviseur.

Ils s'embrassèrent.

Naturellement, rien ne nous arrive quand on fait ça.

Le soleil se coucha, à l'Ouest, où sinon ?

Le bonheur inattendu de finalement trouver quand même une solution ; Fabien est conscient de cette grâce singulière, il conduit très prudemment et lentement, il ne veut commettre aucune erreur. Le plus bête serait de buter maintenant contre un virage ennuyeux ou un contrôle de police trop zélé.

Fabien se réjouit de chaque parcelle de route qu'il peut laisser derrière lui sur le chemin vers son but ultime, même son pied ne le fait pas souffrir, quelle chance que tout puisse trouver une issue si heureuse à présent qu'il conduit cette voiture à la maison de Monsieur Jacques ! Afin de clarifier tous les faits, comme pourrait peut-être le dire plus tard un avocat, pense Fabien. Son vœu le plus cher est de parler ce soir, cette nuit encore, de la mort de Kate, de la mort d'Arnaud aussi si l'occasion se présente. Peut-être même une conversation sur la mort en général, et son effet (ou celui du processus de la mort) à travers différents symptômes de l'existence humaine. Bien entendu, la tempête éclate. Fabien voit les arbres ployer sous les premières rafales ; peut-être qu'il n'y a pas un souffle de vent et que c'est tout le reste qui bouge, ça, ce serait vraiment un truc pour les logiciens.

Jacques contemple le peuplier. Il vient de finir une méditation zen. Le vent, les arbres, voiles de la terre ; peut-être encore un mince recueil de poèmes avant le retour au silence.

Fabien entre dans la maison par la porte de la terrasse. Ça sent légèrement le brûlé, comme si quelqu'un avait fait du popcorn dans une casserole en acier, sans huile et à feu trop fort.

La première chose que dit Fabien (et il pense également que cela pourrait être la dernière) :

« À vrai dire, je voulais aller à la mer.

- Nous sommes à la mer, dit Jacques, aucunement surpris par l'apparition de Fabien. Quelques-unes de mes affaires se sont cassées. »

Il arrache une bibliothèque du mur en la frappant d'un coup de pioche. Il paraît satisfait du résultat, mais peine ensuite à libérer son outil de la lourde étagère.

Fabien pense que c'est à lui, et à lui seul que s'adresse cette fureur, mais il est parfaitement calme, par ailleurs la noix de coco lui vient à l'esprit. Quelques cacatoès crient dehors, peut-être pensent-ils que le soleil va bientôt se lever.

Un miroir se brise.

« Il faut savoir se séparer. Cette chose avait des points noirs. »

Jacques parle du miroir, il faut un petit moment à Fabien pour le comprendre.

« On avait toujours l'air d'être recouvert de taches de vieillesse. »

Monsieur Jacques éventre avec sa pioche la garniture d'un fauteuil.

« Les acariens de huit générations. Un miracle que cette vieillerie ne rende personne malade. Mais peut-être que c'est le cas et que nous ne le savons simplement pas, peut-être que c'est justement ça qui nous pousse au désespoir.

Fabien se demande combien de fois un acarien domestique devrait doubler de volume pour qu'il soit assez grand pour manger dans une assiette avec nous.

« Ce que j'ai fait avec Kate ? Rien de ce que beaucoup n'auraient fait avec elle. »

Marcus Braun : Armor. Novel

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2007

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

French sample translation by Brice Germain

Un détail est peut-être quelque chose qu'on remarque parce qu'on s'affaire justement à autre chose. Rien d'autre que ce que tout autre homme aurait fait avec elle, rien d'extraordinaire donc, même si c'était extraordinairement bon.

« Je suis navré. Mais ce qui s'est passé n'a rien à voir avec moi. Je ne sais pas ce que tu veux en venant ici, je pense que tu ne devrais plus abuser longtemps de mon hospitalité. Et puis ça devient de moins en moins confortable, soit dit en passant. »

Jacques brise un immense vase Ming que Fabien n'avait encore jamais vu jusqu'alors. Une colonie de petits cafards noirs s'enfuit fébrilement dans toutes les directions, ils recherchent déjà l'obscurité, la créature aime sa misère.

« On n'a qu'une vague idée de la personne avec laquelle on vit », dit Jacques.

Il n'est absolument pas question de vie commune ; il est question d'une poignée de moments concrets.

« Tu as été avec elle à la plage », dit Fabien.

Jacques écrase quelques insectes qui cherchaient refuge précisément sous sa chaussure.

« Qu'est-ce donc au juste, un tas de sable aplati au rouleau qui débouche sur la mer et qui, pour cette raison, jouit d'une grande popularité auprès de l'espèce humaine. Avec qui n'ai-je pas été à la plage. »

Jacques s'approche très près de Fabien, lui projette son souffle au visage et repousse Fabien de ses deux poings. Fabien a l'impression qu'il a, en réalité, lui-même provoqué l'agression de Jacques, et ne peut donc répondre quoi que ce soit dans le même temps.

« La noyade est un grand mystère, personne jusqu'ici ne nous l'a racontée. Comme si les hommes se noyaient aussi facilement. »

Jacques empoigne Fabien par le col.

Une arme à feu serait bien, pense Fabien. Une arme à feu simplifierait tout. Chaque homme riche et âgé cache au moins une arme à feu chez lui, a fortiori un architecte. Il connaît des histoires analogues, son ami a été grièvement blessé, une balle dans le ventre. Il y a forcément une arme dans la maison, il ne peut en être autrement. Dans le meilleur des cas un revolver, ainsi on n'a pas à se soucier du chargeur, on peut se consacrer à sa tâche sans aucun problème technique et tirer à

Marcus Braun : Armor. Novel

© Suhrkamp Verlag Frankfurt am Main 2007

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

French sample translation by Brice Germain

la suite en très peu de temps quelques coups de feu à bout portant. Le barillet du Colt tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, celui du Smith & Wesson dans le sens inverse, alors que tous deux ont été créés dans l'hémisphère nord... plutôt aléatoire, la dynamique de l'ingéniosité humaine, pas inspirée par la rotation de la lune ou le sens de l'eau qui s'écoule dans la baignoire ; en tout cas il aimerait tuer Jacques, c'est pour ça qu'il est venu ici.

« Tu as du culot. Tu réapparaîs ici comme un bout de bois flottant couvert de pétrole, et tu réussis à tout salir avec ta petite existence. »

Fabien se sent balancé en tous sens, perd l'équilibre et s'écroule au sol. Cet homme n'a donc pas les moyens de se payer une femme de ménage ? Poussière, saleté, Fabien voit en outre un bataillon des fameux cafards qui s'est rassemblé contre une plinthe, comme s'il s'y trouvait un refuge, une issue descendant vers un monde plus sûr pour les cafards.

Fabien retire de sa paume un éclat de la taille d'une pièce de monnaie, il n'a pas mal. Exactement à l'endroit où il s'est ouvert sur une pierre en faisant de la luge dans les Alpes, quand il était adolescent, la coupure avait traversé le gant de cuir, et à l'époque aussi il n'avait ressenti aucune douleur, il se demandait simplement d'où pouvait venir le sang sur la luge. Il trouve que Jacques lui doit une explication. Jacques lui donne un coup de pied dans les fesses comme on frappe un ballon de foot pour un tir des onze mètres, bien posé, placé, pas trop fort.

« Lève-toi. »

Jacques lui tend la main et Fabien la saisit.

« Tu dois faire attention où tu tombes. Tu penses que j'ai quelque chose à voir avec la mort de Kate. Avec sa disparition. Qui a bien pu te donner cette idée. »

Fabien étire la blessure béante sur sa paume et il ressent quelque chose à présent, la douleur métallique, irréelle, et il sourit.

Jacques retire la main ensanglantée de son pantalon de costume beige.

Fabien se tient debout. C'est déjà un aspect de l'hybris humaine, en réalité, cette volonté de s'éloigner autant du sol ; cela lui paraît très haut. Pour ajouter aussi quelque chose à cette réflexion, lui prêter un sens, il frappe Jacques d'un

coup de poing au visage. Jacques n'a pas tenté de l'éviter, il n'a pas l'air d'avoir été touché, il secoue la tête.

D'un léger mouvement de la main, il jette Fabien au sol.

« Tu tombes à terre comme un petit veau. »

La noyade est une mort par asphyxie et, pour en donner une idée à Fabien, Jacques serre ses mains autour du cou de Fabien.

« Ouvre ton cœur à la mort. »

Alors que Fabien est sur le point de perdre conscience, peu avant qu'il s'évanouisse (il se dit encore qu'il n'est pas possible qu'il se fasse étrangler ici, là où Jacques doit mourir, selon un plan magistral), Jacques desserre ses mains, car soudain Isabelle se tient dans la pièce.